DISCOURS

PRONONCÉ

AU LYCÉE.

AVERTISSEMENT.

On s'est déterminé à imprimer séparément ce Discours, pour opposer du moins un texte authentique aux falsifications aussi faciles que dangereuses, dans tout ce qui n'est confié qu'à l'oreille et à la mémoire; et l'Auteur ne veut et ne doit répondre que de ce qu'il a dit.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE C.EN LAHARPE,

A L'OUVERTURE DU LYCÉE,

Le 3 Frimaire an 9.

A PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N.o 1186.

AN IX. (1800.)

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DU LYCÉE.

Dans une longue retraite où ma situation me rendait nécessaire un travail que sa continuité rendait en même temps pénible, la traduction de quelques morceaux du Tasse s'offrit d'abord à moi comme une sorte de distraction et même de délassement d'autres compositions plus difficiles. Quelque soit en effet la difficulté d'une version ou imitation poëtique, elle n'approche pas de celle d'un travail de création. *Si vous voulez vous délasser, changez de travaux,* disait le célèbre d'Aguesseau. Ce conseil ne s'adressait sans doute qu'aux hommes laborieux : il l'était par goût, et c'était un mérite : je l'ai été par nécessité, et c'était une ressource. Mais dans ces essais de traduction du Tasse, bientôt le charme de son ouvrage m'entraîna, et ce qui avait commencé par des fragmens, devint un travail suivi. C'était d'ailleurs un moyen de soutenir

mon imagination au ton de l'Epopée, qui m'occupait depuis long-temps, et où, malgré l'extrême différence des sujets, nous nous rapprochions pourtant par un même objet, la religion à laquelle son poëme est consacré, ainsi que le mien.

J'étais loin, il faut l'avouer, d'imaginer alors que ce fût un crime pour un homme religieux de traduire la Jérusalem : aussi n'y a-t-il que des hommes connus pour être naturellement très-scrupuleux, très-timorés, qui m'ayent fait un pareil reproche. Ce sont, pour tout dire en un mot, des *Philosophes* et des *Révolutionnaires* qui ont opposé cette récrimination fort inattendue, à la censure morale que j'avais cru devoir faire d'un poëme fort différent de la Jérusalem, et qu'ils trouvent très-innocent; ce qui est très-conséquent dans ceux qui prétendent que la peinture d'Armide et d'Herminie *est peut-être plus dangereuse, plus à craindre pour les jeunes femmes*, que cet autre poëme que je ne puis qualifier qu'en répétant ce que j'ai dit, qu'il n'est pas même permis de le nommer

devant une assemblée décente et respectable. C'est à coup sûr la première fois que parmi les reproches qu'une critique sévère a pu faire au Tasse, on a fait entrer celui d'immoralité. Mais je crains bien, s'il faut tout dire, de lui avoir attiré cette injure si nouvelle. Je la prends sans peine sur mon compte, et n'en suis pas plus alarmé pour lui que pour moi. Je souhaite même, comme son traducteur, de n'avoir jamais de plus grand tort avec lui. Il y a une espèce de détracteurs à qui l'on ne saurait faire pis que de les citer. Aussi leur plus grand besoin, leur premier vœu est d'avoir le privilège de parler tout seuls, et heureusement ils ne l'ont pas toujours.

Peut-être encore un de leurs griefs contre le Tasse, est d'avoir été un poëte religieux. Ils ne seraient pas si singulièrement rigoristes envers le peintre d'Armide, s'il n'avait pas été le chantre de Godefroi. C'est à la religion qu'il a dû la conception de ce personnage, l'un des plus beaux de son poëme. Tous les bons critiques conviennent que cet illustre poëte a excellé dans la partie des caractères, où il a seul

égalé Homère, et qui a été une des parties faibles de Virgile. Il faut pourtant excepter Renaud, qui, tout brillant qu'il est, n'est pas de la même force dramatique que l'Achille d'Homère. Mais en revanche on avoue que le Godefroi de la Jérusalem est très-supérieur à l'Agamemnon de l'Iliade. C'est le modèle de l'héroïsme le plus parfait, et c'est un héros chrétien comme ce Louis IX dont Voltaire a dit : « Il n'a pas été donné à l'homme de porter la vertu plus loin. » Quand on a connu Voltaire, on sent que pour faire un pareil éloge d'un Saint, il devait être bien puissamment subjugué par la force de la vérité.

Cet exemple et tant d'autres que je pourrais citer, devraient bien rendre plus réservés, au moins par respect pour les bienséances, ceux qui persistent à ne donner jamais à la religion d'autre nom que celui de *superstition* et de *fanatisme*, ce qui est précisément de la même force que ceux qui ont appelé *liberté* notre régime révolutionnaire, et les uns ne sont pas plus corrigés que les autres. Tout

à l'heure encore on vient de nous apprendre, et à propos d'un ouvrage de Fénélon, que *la religion était aujourd'hui parmi nous comme en terre étrangère.* Si cela était, il n'y aurait pas trop, ce me semble, de quoi se vanter; mais c'est aussi un peu trop légèrement prendre un vœu pour une réalité; et si je relève ici cette étrange assertion, c'est qu'il m'est doux de pouvoir attester que j'ai vu cent fois le contraire dans cette même assemblée où j'ai encore aujourd'hui l'honneur de parler, et où la Providence m'a rappelé de si loin. Je puis et je dois citer un autre fait plus remarquable sous tous les rapports; car il est bon quelquefois d'anticiper sur cette foule de vérités décisives, depuis long-temps méconnues ou écartées, ou dissimulées, et qui seront réunies et manifestées en leur temps. Lorsqu'en 94, aux écoles Normales, composées de douze cents instituteurs appelés de toutes les parties de la France, je leur recommandais de mettre à la tête de toutes leurs leçons *Dieu et sa Loi*; des acclamations multipliées couvrirent la voix de l'orateur,

et je fus long-temps à pouvoir achever la phrase. Etait-ce moi qu'on applaudissait ? assurément non : ce que je venais de dire, le moindre des maîtres d'école chrétiens l'aurait dit. C'est donc le seul nom de Dieu, (et ce trait appartient à l'histoire) c'est ce nom seul qu'on avait besoin d'applaudir, et qu'on n'applaudissait qu'avec des transports. Pourquoi ? c'est qu'il était pour la première fois publiquement prononcé, depuis qu'il n'était plus permis de nommer que l'*Être-Suprême* de Robespierre, aussi éloigné d'être Dieu que Robespierre d'être un homme. C'était la nature humaine qui avait retrouvé une voix dans un pays où depuis des années elle n'en avait plus, et cela devrait bien apprendre à ses ennemis, que si la Providence a permis une fois que cette voix de la nature fût totalement étouffée dans toutes les bouches, elle n'a pas permis à beaucoup près qu'elle le fût dans tous les cœurs. Aucune *terreur* ne peut aller jusques-là, et c'est une leçon pour ceux qui ont tant de fois affecté de regarder comme une victoire le silence imposé par

la tyrannie. Ces sophistes esclaves n'avaient qu'à regarder leurs maîtres : ils auraient vu que le silence, loin de les rassurer jamais, les faisait toujours trembler.

Quand ces grands événemens seront traités comme ils doivent l'être, les faits qui n'ont besoin que dêtre offerts à la réflexion, démontreront que la révolution française a pour ainsi dire ouvert le livre de la Providence, autant du moins qu'il est permis à l'homme d'y lire, et qu'il lui est recommandé de l'étudier. Le peu que j'en dis ici n'est qu'un hommage bien dû à cette suprême Providence, qui contre toutes les vraisemblances humaines, mais non pas contre mon espérance, m'a ramené devant vous, après tant d'épreuves dont je n'ai que des grâces à lui rendre. Si des payens mêmes disaient autrefois *ab Jove principium*, il ne m'est pas défendu d'imiter Bâcon, qui ne commençait jamais aucun travail sans s'adresser à l'auteur de toute lumière, et sa prière habituelle qu'il a mise à la tête de ses écrits, n'en est pas le moins admirable. Remercier le Ciel de

ses bienfaits est aussi une espèce de prière ; et parmi ces bienfaits sans nombre que nous avons tous ressentis, je me borne à deux principaux qui ne seront peut-être pas inutilement rappelés en peu de mots à ceux qui sont capables de réfléchir.

La France a été sauvée deux fois, et sans qu'on puisse dire ni qu'elle y ait eu la moindre part en elle-même, ni qu'elle ait pu l'espérer. La première époque est celle que l'histoire appellera toujours *Thermidor,* où la destruction universelle allait se consommer sans obstacle et sans délai, quand celui qui conduit tout, ne fit autre chose, pour la prévenir, que mettre aux mains une centaine de scélérats oppresseurs qui s'entretuèrent aussi rapidement qu'ils égorgeaient chaque jour leurs victimes. Les opprimés n'y furent assurément pour rien; mais ils respirèrent, et la mort qu'ils attendaient après tant d'autres, et comme eux sans résistance et sans espoir, s'éloigna d'eux. A la seconde époque, la France était retombée sous une autre tyrannie, qui avait adopté ce principe *philosophique*

dont les termes textuels ne seront pas oubliés : *Il ne faut plus tuer ; mais faire mourir ;* ce qui n'empêchait pas que dans l'occasion elle ne se servît du premier moyen comme de l'autre. La France touchait donc de nouveau, non plus, il est vrai, à une destruction sanglante, mais *à une dissolution totale et inévitable;* et j'ai encore le bonheur de n'employer ici que les expressions solemnelles tant de fois répétées par ceux mêmes qui en nous faisant ce singulier aveu, avaient l'air de ne pas se douter ou de ne pas se souvenir qu'ils faisaient leur confession publique. C'est dans ce moment que la Providence appelle du fond de l'Egypte, presque seul, sur un petit bâtiment, à travers une mer couverte de vaisseaux ennemis, un homme qui en abordant sur nos côtes, n'apportait d'autre force que celle de son nom, et dès qu'il eut touché le sol de la France, elle fut sauvée. Tout ce qui sous le nom de gouvernement ne faisait autre chose que de disputer le reste de la dépouille, se rangea presque de soi-même devant celui qui seul réunissait la volonté, le pouvoir et

le talent de gouverner; et la France commença dès ce moment à rentrer dans le rang des nations civilisées. Je ne crains pas que ce témoignage soit taxé de complaisance : quand on a su, grâces au ciel, braver si constamment la puissance oppressive, on ne flatte pas même la puissance libératrice; car c'est un seul et même principe qui nous met à la fois, et au-dessus de la crainte et au-dessus de l'intérêt. Démentir ici mes paroles ou les suspecter, ce serait calomnier la reconnaissance, ce serait imposer silence à cinquante mille familles proscrites à qui l'existence vient d'être rendue, et ce silence serait ingrat. Il en est un sans doute qui n'est qu'une réserve très-bien placée sur ce qui dépend des résultats ultérieurs et de la décision du temps; mais en tout temps on peut, on doit louer ce qui est bon en soi, et ce qui par conséquent le sera demain comme aujourd'hui. Rendre les pères aux enfans, et les enfans aux pères, et les époux à leurs femmes, et tous à la patrie, est un noble usage du pouvoir; et en parlant ainsi, je prouve encore que ceux qui commencent toujours

par remonter à l'auteur de tout bien, ne méconnaissent point du tout les instrumens dont il lui plaît de se servir. Heureux, lorsqu'eux-mêmes reconnaissent la main qui les a choisis ! Le grand Cyrus mit un terme à la longue captivité d'Israël, et quoique né payen, il s'éleva jusqu'à la connaissance du vrai Dieu par le seul sentiment des hautes destinées où ce Dieu l'avait appelé, et Cyrus permit de rebâtir le temple de Jérusalem.
